

LE KITĀB DE SĪBĀWAYHI D'APRES L'AUTOGRAPHE D'UN GRAMMAIRIEN ANDALOU DU XII^e SIECLE

Genevière HUMBERT
(I.R.H.T. — C.N.R.S.)

Bien que le *Kitāb* de Sībawayhi (mort vers 180/796) ait fait l'objet de plusieurs éditions, le texte qu'on peut lire dans les plus couramment utilisées d'entre elles⁽¹⁾ varie très peu. Comme il arrive fréquemment en effet pour les textes difficiles dont la parution sous forme imprimée a été longtemps attendue, l'édition princeps a été investie d'une telle autorité qu'elle est devenue la base des éditions suivantes. Le non renouvellement de la base manuscrite⁽²⁾ et l'absence d'apparat critique véritable dans les éditions les plus récentes ont conforté l'illusion, chez les utilisateurs, que le texte avait été établi de façon définitive, alors qu'en fait, toutes les éditions, mise à part celle de Calcutta, dépendent très largement, je l'ai montré ailleurs, de l'édition de Derenbourg et du manuscrit principal utilisé par celui-ci⁽³⁾.

Le tome IX de la *Geschichte des arabischen Schrifttums*, paru en 1984, montre pourtant à quel point la base manuscrite des éditions est faible en

-
- (1) C'est-à-dire l'édition princeps de H. Derenbourg, *Le livre de Sībawayhi, Traité de grammaire arabe*, 2 vol., Paris, imprimerie nationale, 1881-1889 [réimpr. G. Olms, Hildesheim-New York, 1970] ; la première édition égyptienne, anonyme, publiée à Būlāq, al-Maṭba'a l-kubrā l-amīriyya, 1898-99 [réimpr. Baghdad, al-Muthannā, 1965] ; et la seconde édition égyptienne de 'A. al-S. M. Hārūn, 5 vol., Le Caire, al-Hay'a l-miṣriyya lil-Kitāb, 1966-77. Ces éditions ont souvent fait oublier celle de Calcutta, pourtant en partie princeps, de Kabir-Uddin Ahmed Khan Bahadur (Calcutta, Urdu Guide Press, 1887), qui n'a connu qu'une diffusion confidentielle ; tout à fait indépendante des trois autres, elle a pour caractère particulier de reproduire un corpus de gloses, inséré au cœur du texte, qui est présent dans 99% des manuscrits conservés.
- (2) j'ai montré, dans un article intitulé *Les éditions du Kitāb de Sībawayhi et leur base manuscrite* (dans *Studies in the History of Arabic Grammar II*, éd. par K. Versteegh et M. G. Carter, Amsterdam/Philadelphie, 1990) que la première édition égyptienne ne repose sur aucun manuscrit nouveau, et que 'A. al-S. M. Hārūn ne fait référence qu'à deux copies, qui sont les plus tardives de celles que conservent les bibliothèques du Caire. Il déclare d'ailleurs, dans son introduction, que sa véritable copie de base est l'édition de Derenbourg.
- (3) Cf. *Les éditions du kitāb de Sībawayhi et leur base manuscrite*, p. 181-182.

regard des richesses contenues dans les bibliothèques, puisque Sezgin recense 66 manuscrits du *Kitāb* alors que Derenbourg n'en utilisait que quatre. J'ai pu retrouver douze copies supplémentaires depuis⁽⁴⁾. On a donc d'une part trois éditions dépendant étroitement de la copie de base de Derenbourg et d'autre part soixante-dix-huit manuscrits du *Kitāb* dont six au maximum ont été utilisés par les éditeurs.

Après avoir pu en examiner soixante, soit directement, soit par l'intermédiaire d'un microfilm, j'ai pu constater que plusieurs d'entre eux permettent de repérer des erreurs d'édition importantes⁽⁵⁾, ou même de corriger le texte en profondeur : une copie en effet, vraisemblablement copiée à Kairouan au début du 5^e/XI^e siècle, permet désormais de renouveler sérieusement notre connaissance du texte du *Kitāb*⁽⁶⁾.

La critique la plus grave qu'on puisse faire aux éditeurs actuels n'est pas cependant l'ignorance où ils sont restés de l'existence de cette dernière copie, fragmentaire et isolée, mais bien leur méconnaissance de la richesse et de l'intérêt de la tradition manuscrite. Il existe en effet des copies anciennes du *Kitāb* qui peuvent être considérées comme de véritables éditions critiques et qui reposent sur la recherche, l'histoire et l'étude des textes. Je voudrais prendre pour exemple la plus extraordinaire d'entre elles, qui est l'autographe d'un grammairien andalou mort au début du 6^e/XI^e siècle connu sous le nom de 'Alī b. Kharūf al-Ḥaḍramī.

Je chercherai, après avoir parlé de quelques-unes de ses caractéristiques paléographiques et codicologiques les plus intéressantes, à élucider la signification de quelques annotations marginales, ce qui me conduira à expliquer pourquoi il me semble qu'on peut parler, à propos d'une telle copie, d'une véritable d'édition critique plus satisfaisante, en fait, que les éditions modernes. Je montrerai ensuite que les leçons retenues par Ibn Kharūf permettent de retrouver deux états du texte, que, dans une dernière partie, je situerai dans une histoire de la transmission du livre de Sībawayhi.

LE MANUSCRIT ARABE 6499 DE LA BIBLIOTHEQUE NATIONALE DE PARIS

La copie du *Kitāb* que le grammairien sévillan 'Alī b. Kharūf al-Ḥaḍramī

- (4) Signalés dans les catalogues les plus récents ou retrouvés dans les bibliothèques, essentiellement en Turquie. Je n'ai pu accéder pour le moment au dernier numéro de la revue marocaine *Majallat al-baḥth al-'ilmī* où, m'a-t-on dit, est signalée la découverte d'une nouvelle copie du *Kitāb*.
- (5) Voir par exemple *Les éditions du Kitāb de Sībawayhi et leur base manuscrite*, op. cit., p. 191-2.
- (6) Il s'agit du manuscrit conservé à l'Ambrosienne de Milan sous la cote arabe X 056 sup. J'ai montré, dans un article intitulé *Un manuscrit fossile du Kitāb de Sībawayhi* (à paraître dans *Linguistique arabe et sémitique, Développements récents*, édité par G. Bohas, à Damas) combien ce manuscrit révolutionne notre connaissance du texte du *Kitāb*.

(mort vers 609/1212)⁽⁷⁾ confectionna pour son usage personnel est conservée à la Bibliothèque nationale de Paris sous la cote arabe 6499. Le manuscrit, achevé en 562/1166-7⁽⁸⁾, est malheureusement mutilé et lacunaire (un tiers environ des chapitres sont perdus⁽⁹⁾) et il a été relié en désordre⁽¹⁰⁾. L'écriture, de type occidental, est fine et de petit module et, si le tracé des consonnes n'appelle pas de commentaire particulier dans l'état actuel de nos connaissances en paléographie, le système de notation des *ḥarakāt* et de la *shadda*, assez particulier, a déjà été discuté dans des travaux savants⁽¹¹⁾ : les *ḥarakāt*, presque horizontales et la plupart du temps notées de façon exhaustive, sont insérées entre le corps de la lettre et les points-consonnes (dans كَان par exemple) ; la *shadda*, qui elle aussi s'interpose entre le corps des lettres et la ligne d'écriture, prend une forme particulière selon qu'elle accompagne la voyelle *a*, *u*, ou *i* : accent circonflexe pour la *shadda* avec *fatha*, circonflexe renversé avec la *damma* (par exemple dans وَرَدْتُ : *waradtu*), et circonflexe inversé mais sous la ligne d'écriture avec la *Kasra* (comme dans مَيْتُونَ : *yubayyinūna*).

Je voudrais insister sur une autre particularité à laquelle P.S. Van Koningsveld a déjà consacré quelques mots⁽¹²⁾ : le *nūn* non vocalisé, en fin de mot, est assimilé à la première consonne du mot suivant, lorsque celle-ci est une apicale, assimilation régressive totale (*idghām*) ou partielle (*ikhfā*) qu'Ibn Kharūf note de façon systématique en omettant le *sukūn* sur le *nūn* et en ajoutant une *shadda* sur la consonne assimilante qui suit. C'est ce qu'illustre une phrase comme وَنَحْوُ هَذَا أَكْثَرُ مِنْ أَنْ يُحْصَى (wa *naḥwa hadhā aktharu min an-yuḥṣā* pour *min an yuḥṣā*), où certains traits du *nūn* non vocalisé de أَنْ

(7) Ibn Khārūf, dans son manuscrit, se nomme lui-même 'Alī b. Muhammad [b. 'Alī] b. Kharūf al-Hadrami, avec la *nisba* Abū l-Hasan. Pour plus de détails, cf. Ibn al-Zubayr, *Ṣilat al-Sila wa-hwa dhaytu lil-Ṣila l-bashkuwāliyya fī tarajim a'lāmi l-Andalus*, Rabat, s.-d., pp. 67 et 122-3.

(8) Et non pas en 558/1162-3 comme on le lit chez E. Blochet (*Catalogue des manuscrits arabes des nouvelles acquisitions*, Paris, E. Leroux, 1925, p. 280), qui est suivi par Sezgin et d'autres : 558 est la date à laquelle, selon une note inscrite au f° 164v, un certificat de lecture fut délivré à Ibn Kharūf.

(9) Manquent l'extrême fin du chapitre 2, les chapitres 3 à 7 ainsi que la moitié du chapitre 8 ; la deuxième moitié du chapitre 17 et les chapitres 18 à 25 ainsi que le premier tiers du chapitre 26 ; une grande moitié du chapitre 112 et les chapitres 113 à 181 et les trois quarts du chapitre 182 ; la plus grande partie du chapitre 235 et les chapitres 236 à 303 ainsi que les deux premiers tiers du chapitre 304. Deux à quatre cahiers et quatre feuillets ont été perdus.

(10) Au cours d'une réfection ancienne, le bifolio externe du troisième cahier a été fautiveusement cousu en tête ; le quinion correspondant aux folios 106-115v (onzième cahier actuel) a été inséré fautiveusement entre les folios 105 et 106, alors qu'il doit être lu à la suite du f° 142. Enfin, le folio 143 a été placé par erreur après la fin du treizième cahier, alors qu'il fait suite au f° 153. Ordre de lecture : ff. 1-105, 116-142, 106-115, 144-153, 143, 154-165.

(11) Cf. P.S. Van Koningsveld, *The Latin-Arabic Glossary of the Leiden University Library*, New Rhine Publishers, Leiden 1977, p. 27-31 et le compte-rendu de M.-Th. d'Alverny et F. Déroche dans *Scriptorium* XXXV, 1981/1, p. 117-120.

(12) Cf. P.S. Van Koningsveld, *op. cit.*, p. 29-30.

sont assimilés par le *ya'* initial de **يُحْصَى** il s'agit d'un phénomène phonétique suprasegmental que ne note habituellement pas l'orthographe de l'arabe, sauf dans le Coran⁽¹³⁾.

J'ai pu observer qu'on retrouve cette caractéristique, peut être influencée par les travaux de l'Andalou Abū 'Amr al-Dānī, sur l'orthographe et l'orthoépique coraniques, dans d'autres manuscrits du *Kitāb* copiés en Occident (Maroc ou Andalous), et P.S. Van Koningsveld la signale aussi dans un manuscrit contenant un texte, profane également, d'Ibn Rushd.

La copie d'Ibn Kharūf est écrite sur des pages très remplies (36 lignes à la page), mesurant 230×169 mm (justification : 176×112 mm). L'encre, de couleur bistre plus ou moins soutenue, a tendance à s'écailler. Les cahiers, sans réclames ni signature, sont irréguliers⁽¹⁴⁾.

Parmi les caractéristiques codicologiques remarquables de l'autographe d'Ibn Kharūf, signalons d'abord que les cahiers extrêmes du manuscrit ainsi que les feuillets extrêmes de chaque cahier sont copiés sur parchemin, le reste du texte étant écrit sur papier, comme si le parchemin était destiné à protéger un matériau perçu comme trop fragile, trop moderne ou insuffisamment prestigieux. C'est là une technique qui, à ma connaissance, n'est attestée, pour la tradition manuscrite arabe du moins, que dans des livres copiés en Espagne musulmane⁽¹⁵⁾.

On pourrait se demander, étant donné les fréquents séjours que fit Ibn Kharūf en Orient et notamment en Syrie, s'il avait copié son manuscrit en Orient ou en Occident. Or, en plus de l'usage de l'encartage papier/parchemin, plusieurs autres particularités montrent que son manuscrit fut copié sur un papier occidental, probablement fabriqué en Andalus : le format de la feuille reconstituée, qui a été pliée une fois, est, comme l'a montré J. Irigoïn⁽¹⁶⁾, plus petit que celui des papiers fabriqués en Orient pour la copie des manuscrits à la même époque. Les fils de chaînette sont écartés de

(13) La notation minutieuse de ce genre phénomènes phonétiques dans le Coran est une sorte de massore, utile comme guide pour la cantilation (*tarīl*) du texte sacré.

(14) Le premier est un quaternion, actuellement mutilé, auquel il manque quatre feuillets. On trouve ensuite un quinion auquel s'ajoute le feuillet 6, monté sur onglet (f° 15) ; viennent ensuite les cahiers III, IV et V qui sont des quinions (f° 45) ; les cinq suivantes (VI à X) sont des senions (f° 105) ; le cahier XI est un quaternion auquel ont été ajoutés deux feuilles (f° 115) ; le cahier XII est un quinion (f° 153) ; le XIII est un 7/6 auquel s'ajoute un feuillet isolé (f° 143) ; le XIV est un quinion (f° 153), et le XV enfin est un senion (f° 165). La distribution non symétrique des cahiers XII (4/4 plus 2) et XIII (7/6) date de la confection du manuscrit. Mais le cahier XIV, aujourd'hui 5/5, était à l'origine un 5/6, car le feuillet 143 a été relié fautivement à la suite du cahier XIII pour rétablir artificiellement la symétrie.

(15) Pour d'autres exemples d'encartage papier/parchemin, voir M. Beit-Arié, *Hebrew Codicology*, Paris, C.N.R.S. (I.R.H.T.), 1976, p. 38-9 ; P.S. Van Koningsveld, *op. cit.*, p. 22-23 ; et E. Gachet, *Papier et parchemin*, dans *IPE-Informations*, 1982/16, p. 43.

(16) J. Irigoïn, «Les types de formes utilisées dans l'Orient méditerranéen (Syrie, Egypte) du XIe au XIVe siècle», dans *Papiergeschichte* 13, 1963, p. 18-20.

48 mm en moyenne : cet espacement très large est un autre trait caractéristique des papiers fabriqués en Occident musulman. Le papier du manuscrit porte aussi ce qu'O. Valls i Subirà a appelé des «zigzags»⁽¹⁷⁾ : il s'agit vraisemblablement d'une impression qui a été faite avec un instrument non métallique sur la feuille encore humide au sortir de la forme, mais on ne sait pas pour le moment dans quel but ; ils n'ont été observés que dans le papier de manuscrits copiés, entre le XII^e et le XIV^e siècle, en Espagne et au Maroc. Le plus ancien manuscrit arabe sur lequel j'ai pu l'observer est justement le *Kitāb* d'Ibn Kharūf, le plus récent un livre copié à Fès au XIV^e siècle⁽¹⁸⁾.

On a donc, avec le manuscrit d'Ibn Kharūf, un pur produit des techniques de confection du livre en usage au cinquième-sixième siècle de l'hégire en Andalus.

L'APPARAT CRITIQUE D'IBN KHARŪF

Mais si le manuscrit d'Ibn Kharūf est très intéressant du point de vue de l'archéologie du livre médiéval, il ne l'est pas moins pour son contenu, auquel je vais passer maintenant. Pour illustrer la finesse et la précision du travail d'Ibn Kharūf j'ai choisi de lire les gloses, ajoutées de sa main, qu'on trouve au folio 10 de son manuscrit, où est reproduite la fin du chapitre 31 de l'édition du *kitāb* selon la numérotation de Derembourg (voir Planche 1) :

— la première, située dans la marge de droite, entre la troisième et la quatrième ligne d'écriture, est constituée par les mots لعبد الله qui sont à opposer à ce qu'on peut lire tout au début de la ligne 4 du *matn* (عبد الله). Les éditions imprimées, quant à elles (Derembourg I, p. 5, ligne 14 et Hārūn I, p. 125, ligne 3), ont toutes deux ont la leçon لعبد الله dans la phrase :

وقد يجوز أن تقول «عبد الله أظنه منطلق»، تجعل هذه الهاء على ذاك كأنك قلت «زيد منطلق
أظن ذلك»، لاتجعل الهاء لعبد الله...

Ibn Kharūf oppose donc à la leçon لعبد الله, qui avait copiée d'abord, la variante عبد الله visiblement trouvée par lui par la suite dans un autre manuscrit. Remarquons que la leçon inscrite en marge est surmontée d'un petit ح qui, on va le voir dans les exemples qui suivent, indique l'origine de la variante.

(17) Voir par exemple aux folios 86, 95, et surtout 96 du manuscrit. Sur le «zigzag», le plus ancien article de O. Valls i Subirà sur le sujet est intitulé «Arabian paper in Catalonia. Notes on Arabian Documents in the Royal archives of the Kings of Aragon in Barcelona», dans *The paper Maker* 32, 1, 1963, p. 21-30.

(18) Il s'agit de l'exemplaire du traité des simples d'Ibn al-Bayṭar que conserve la Bibliothèque nationale de Paris sous la cote 4766/9.

— l'annotation qui suit, toujours dans la marge de droite, dit ceci :

ثَبَّتَ الْمُعَلِّمُ فِي ش

Ce qui signifie : «ce qui fait l'objet de la signalisation se trouve dans *shīn*». Si on essaie de retrouver dans le *matn* ce à quoi fait allusion Ibn Kharūf, on aperçoit, sur le dernier mot de la ligne 4 (يعني) un petit cercle dont le tracé a été épaissi. De même, à la ligne 7, qui commence par les mots

إِذَا أَلْغَيْتَ أَوْ لَمْ تَلْغِ فَهُوَ سَوَاءٌ

on aperçoit au-dessus de سواء un second cercle identique au premier. Etant donné que le même passage est omis dans le texte à pleine page des éditions de Derenbourg (I, p. 51, ligne 15) et de Hārūn (I, p. 125, ligne 5), il semble clair que c'est bien lui dont Ibn Kharūf signale, indirectement, qu'il est omis dans une version du *Kitāb*, ce que confirme le texte des manuscrits sur lesquels sont basées nos éditions imprimées. Si elle ne permet pas d'identifier cette version, la note marginale montre en tout cas qu'Ibn Kharūf a utilisé au moins deux modèles : celui d'après lequel il a transcrit sa copie à l'origine, et une copie qu'il désigne sous le sigle *shīn*.

— La note suivante dit ceci :

المُعَلِّمُ فِي كِتَابِ ح (lire ici la suite à la verticale) والسراج وفي ش عَوَضَهُ : «وسترى ذلك مُبَيَّنًا إِنْ شَاءَ اللَّهُ. وَهُوَ فِي ذَلِكَ»

qui peut se traduire par «ce qui fait l'objet de la signalisation figure dans le *Kitāb* de ح et d'al-Sarrāj mais, dans ش, on a à la place *wa sa-tarā dhālika mubayyanan 'in sha'a Allāh, wa-hwa fī dhāka*». On peut retrouver dans le texte à pleine page un autre passage compris entre deux petits cercles semblables à ceux déjà repérés dans l'exemple précédent : l'un d'eux se trouve au milieu de la ligne 8, au-dessus du و qui se trouve juste après le mot سَقِيًّا ; et le second presque exactement en-dessous, à la ligne qui suit au-dessus du mot عاقل. Si on se reporte maintenant aux éditions, on constate que, dans l'édition de Derenbourg (I, p. 51, l. 17), le passage souligné par Ibn Kharūf est, comme dans ش, remplacé par «وسترى ذلك إن شاء الله مبيناً، وهو ذلك», tandis que Hārūn (I, p. 125, II. 7 à 9) cumule les deux versions. Quant à la leçon originale de la copie d'Ibn Kharūf, elle est identique à celle de ح et du *Kitāb* d'Ibn al-Sarrāj. Ici, la leçon de *shīn* est donc, une nouvelle fois, plutôt proche de celles des éditions imprimées, tandis que le texte des manuscrits désignés par le sigle ح et «le *Kitāb* d'al-Sarrāj», concorde avec le texte qui est écrit à pleine page dans le manuscrit d'Ibn Kharūf.

— La dernière note ayant un rapport avec le chapitre 31 dit ceci :

المُعَلِّمُ ثَبَّتَ فِي كِتَابِ ح وَابْنِ السَّرَاجِ وَهُوَ لِأَبِي الْحَسَنِ فِي غَيْرِهِمَا

c'est-à-dire : «ce qui fait l'objet de la signalisation figure dans le *Kitāb* de Ḥ et d'Ibn al-Sarrāj ; d'après d'autres copies, cela provient d'Abū l-Hasan» On retrouve «ce qui fait l'objet de la signalisation» aux deux dernières lignes du chapitre : le premier petit cercle est écrit au-dessus du mot *تقول* (avant-dernière ligne), et le second tout à la fin du chapitre.

Contrairement à ce qui se passait pour les exemples précédents, les éditions imprimées ont conservé une leçon qui diffère à la fois du texte à pleine page d'Ibn Kharūf et de ce qu'il avait relevé en marge : l'apparition de variantes supplémentaires en fin de chapitre est un phénomène fréquent, et il est inutile d'essayer de retrouver le détail de l'histoire du texte sur ce point. Les exemples que j'ai invoqués suffisent en effet à montrer qu'on est, avec les annotations marginales d'Ibn Kharūf, dans un véritable apparat critique où les variantes, clairement délimitées, sont systématiquement accompagnées de l'indication de leur origine.

Avec les leçons de *shīn* (et des éditions), qui s'opposent souvent à celles du modèle initial d'Ibn Kharūf qu'on lit dans le *matn*, on a l'impression qu'on a deux versions du *Kitāb* : le manuscrit d'Ibn Kharūf, qui les conserve toutes deux simultanément et en détail, est donc un témoin particulièrement intéressant pour l'histoire du texte. Il reste cependant à identifier, si possible, ses modèles.

LES MODELES D'IBN KHARŪF

A la façon dont se présente le manuscrit, il paraît clair qu'Ibn Kharūf avait déjà confectionné son *Kitāb* lorsqu'il ajouta ses annotations marginales. Si on néglige les copies anonymes mentionnées dans la quatrième note et également Abū l-Hasan⁽¹⁹⁾, qui n'est mentionné que par ces mêmes copies anonymes, Ibn Kharūf utilise trois sigles pour indiquer l'origine de ses informations : ش, ح, et «le *Kitāb* d'al-Sarrāj». Si on ajoute le manuscrit de base de Ibn Kharūf (celui d'après lequel fut fixé le *matn*), on se trouve en présence de quatre manuscrits, qui ne correspondent pas forcément à des modèles.

Une note de sa main, écrite à la fin du manuscrit de Paris, précise en effet au folio 164 :

انتهت المعارضة بالأصلين المذكورين والحمد لله

c'est-à-dire : «la collation entre les deux modèles est achevée, grâce à Dieu».

(19) Qui n'est autre qu'Abū l-Hasan al-Akhfash, le premier transmetteur du *Kitāb*. On remarquera qu'il s'agit là d'une référence à une autorité et non pas à une copie, comme dans les autres cas.

Si, retournant au manuscrit, on essaie de retrouver où Ibn Kharūf mentionne ses modèles, on s'aperçoit qu'il fait allusion au premier d'entre eux tout au début du *Kitāb*, au folio 1 : «j'ai trouvé», dit-il, «sur le verso final du *Kitāb* d'Abū Naṣr (علي ظهر كتاب أبي نصر), écrit de la main du Cadi Abū Bakr [...], les mots suivants : j'ai lu le *Kitāb* de Sībawayhi en entier devant Abū Naṣr Hārūn b. Mūsā al-Naḥwī, qui me déclara : je l'ai lu entier devant Abū 'Abd Allāh Muḥammad b. Yaḥyā al-Rabāḥī, Dieu lui fasse miséricorde»⁽²⁰⁾.

Puisqu'Ibn Kharūf avait eu l'occasion de lire ce qui se trouvait en tête du *Kitāb* d'Abū Naṣr, il avait certainement confectionné son exemplaire d'après ce manuscrit : l'autographe d'Abū Naṣr est en effet l'une des copies les plus célèbres du *Kitāb* en Andalus⁽²¹⁾. Ce prestige tenait en particulier à ce que Hārūn b. Mūsā avait reçu le *Kitāb* de deux autorités incontestables : Abū 'Abd Allāh Muḥammad b. Yaḥyā al-Rabāḥī, auquel on attribue l'introduction en Andalus d'une nouvelle recension (on le retrouvera dans le tableau généalogique de la Planche 2) et Abū 'Alī l-Qālī, le fameux auteur des *Amālī*.

Ibn Kharūf avait donc adopté comme manuscrit de base le plus prestigieux des manuscrits du *Kitāb* en Andalus à son époque.

La mention du second modèle d'Ibn Kharūf est amenée, dans le manuscrit, de façon indirecte également. Voici ce qu'il écrit à la fin du *Kitāb*, après le colophon (f° 164v) : «j'ai vu, sur une copie orientale ancienne (*fī nuskhatin 'atiqatin sharqiyyatin*), sur laquelle on pouvait voir l'écriture d'Abū 'Alī l-fārisī, Dieu lui fasse miséricorde, et qui avait été transcrite d'après le *Kitāb* d'Abū Bakr b. al-Sarrāj, les mots suivants, etc. «C'est certainement à cette copie qu'Ibn Kharūf affecte le sigle ش, initiale de شرقية»⁽²²⁾.

Selon la note d'Ibn Kharūf, la copie «orientale» était liée à Abū 'Alī l-fārisī⁽²³⁾. Or on sait que celui-ci avait rassemblé un immense corpus de gloses anciennes, qu'il avait recopiées ou fait recopier sur sa copie accompagnées des noms, symbolisés par des sigles, de leurs auteurs⁽²⁴⁾. Il y faisait très fré-

(20) Suit une liste de transmetteurs qui remonte jusqu'à Sībawayhi, par l'intermédiaire d'une chaîne d'autorités bien attestée qu'on retrouvera dans la Planche 2.

(21) C'est ce dont témoigne entre autres le copiste du *Kitāb* conservé à l'Escorial (Casiri 1) qui dit ceci : قابلت كتابي هذا بأصل الأصول، أصل الأندلس، الذي بخط العالم العلم الأستاذ أبي نصر هرون بن موسى. C'est-à-dire : «j'ai collationné le présent exemplaire avec le modèle des modèles, le modèle de l'Andalus, l'autographe du grand savant Abū Naṣr Hārūn b. Mūsā».

(22) On sait par la littérature biographique qu'Ibn Kharūf fit au moins deux voyages en Syrie : il est probable que c'est dans ce pays qu'il découvrit «la copie orientale».

(23) Sur al-Hasan b. Ahmad b. 'Abd al-Ghaffār al-Fārisī voir par exemple al-Suyūṭī, *Bughyatu al-wu'āṭi fi tabaqāti l-lughawīyyīna wal-nuḥāt*, éd. Muḥammad Abū l-Fadl Ibrāhīm, Le Caire 1964-5, t. I, p. 496-8.

(24) Ces renseignements sont rassemblés dans une note de copiste déjà éditée par Derenbourg, *op. cit.*, Introduction p. v-vi, qui se trouve dans sa copie A mais également dans un grand nombre de copies modernes du *Kitāb* de recension orientale. D'une manière générale, sur

quemment référence à son maître al-Sarrāj⁽²⁵⁾, ainsi que al-Zajjāj⁽²⁶⁾, à qui il avait affecté le sigle ح. C'est donc par l'intermédiaire de la «copie orientale» qu'Ibn Kharūf peut transmettre les leçons qui se trouvaient sur les copies de ces deux célèbres élèves d'al-Mubarrad. On voit alors clairement ce qu'est la copie d'Ibn Kharūf : à pleine page, le *matn* reproduit la copie d'Abū Naṣr Hārūn b. Mūsā; dans les marges, ش renvoie à un manuscrit oriental qui, lui-même savant, reproduit des variantes ou des gloses dûes «au *Kitāb* d'al-Sarrāj» ou à al-Zajjāj (sigle ح).

GENEALOGIE DES MODELES D'IBN KHARUF

Aux deux modèles d'Ibn Kharūf semblent correspondre deux versions du livre de Sibawayhi. Pour retrouver l'origine de leur divergence, reportons-nous à la planche 2, où sont recopiées les chaînes de transmission des deux modèles d'Ibn Kharūf.

On peut diviser ce tableau en deux périodes : celle qui conduit de Sibawayhi à al-Mubarrad, puis celle qui mène des deux élèves de ce dernier, al-Zajjāj et al-Sarrāj, à Ibn Kharūf. En effet, au début de la deuxième période vont apparaître une version occidentale et une version orientale du *Kitāb*, se distinguant par la prééminence de l'un ou de l'autre des deux élèves d'al-Mubarrad.

Les Andalous se réclament à l'origine de la descendance, exclusive semble-t-il, d'al-Zajjāj, car, au dire de certaines sources biographiques⁽²⁷⁾, son *Kitāb* était en effet si parfait qu'al-Mubarrad lui envoyait les élèves qui s'adressaient à lui pour étudier le *Kitāb*. Deux de ses élèves égyptiens, Abū l-Qāsim b. Wallād et Abū Ja'far al-Nahhās, vont transmettre en Egypte l'enseignement d'al-Zajjāj, et c'est au Caire que l'Andalou al-Rabāhī⁽²⁸⁾ viendra suivre l'enseignement de ces deux maîtres, avant de revenir en Andalus avec un *Kitāb* qui va servir de base à une nouvelle recension. Le plus célèbre transmetteur du *Kitāb* d'al-Rabāhī sera Abū Naṣr Hārūn b. Mūsā, dont la copie fut l'un des deux modèles de la copie d'Ibn Kharūf, le plus important en réalité puisque que c'est de ce modèle que dépend le texte à pleine page de sa copie.

l'histoire du texte du *Kitāb* de Sibawayhi, voir ma thèse intitulée *Premières recherches sur le Kitāb de Sibawayhi*. Tome premier : *Les voies de la transmission*. Tome deuxième : *Les manuscrits*, qui devrait être publiée prochainement sous le titre *Les voies de la transmission du Kitāb de Sibawayhi*.

(25) Sur Muḥammad b. al-Sariyy Abū Bakr Ibn al-Sarrāj, cf. al-Suyūṭī, *op. cit.*, t. I, p. 109-110.

(26) Sur Ibrāhīm b. al-Sariyy Abū Ishāq al-Zajjāj, cf. al-Suyūṭī, *op. cit.*, t. I, p. 411-3.

(27) C'est ce qu'affirme par exemple le cordouan Abū Bakr Muḥammad b. al-Hasan al-Zubaydī dans ses *Tabaqātu l-naḥwiyyīna wal-lughawiyīn*, éd Muḥammad Abū l-Faḍl Ibrāhīm, Le Caire, 1954, p. 119.

(28) Sur Abū 'Abd 'Allāh Muḥammad b. Yaḥyā al-Rabāhī, mort en 358/969, voir al-Zubaydī, *op. cit.*, p. 335-340.

Le père de la recension orientale est Abū 'Alī l-Fārisī, qui avait «lu» le *Kitāb* sous la direction du second des élèves d'al-Mubarrad, al-Sarrāj, et avait confectionné son livre d'après son exemplaire. Il avait ajouté par la suite sur sa copie les gloses qu'il avait trouvées dans différents manuscrits et en particulier dans une copie du *Kitāb* qui avait appartenu à al-Zajjāj et à laquelle il devait affecter le sigle ح .

L'histoire de ces deux recensions est confirmée par l'ensemble des manuscrits qui m'ont été accessibles. Il me reste seulement à préciser que le manuscrit A de Derenbourg, auquel ramènent, en dernière analyse, toutes les éditions utilisées, est un descendant indirect⁽²⁹⁾ de la copie d'Abū 'Alī l-Fārisī. Il est donc un témoin de la recension «orientale» du *Kitāb*, et c'est la raison pour laquelle on a pu constater une convergence fréquente entre les leçons de ش et les éditions modernes.

CONCLUSION

La copie d'Ibn Kharūf est actuellement le témoin le plus ancien, le plus complet et sans doute le plus fidèle de ce que furent deux copies extraordinaires aujourd'hui disparues, celles de l'Andalou Abū Naṣr Hārūn b. Mūsā et celle d'Abū 'Alī l-Fārisī : en prenant pour modèle la copie d'Abū Naṣr, Ibn Kharūf avait en effet choisi le représentant le plus autorisé, le plus ancien et le plus prestigieux de la recension occidentale. De même, en redécouvrant en Orient une copie annotée par Abū 'Alī, il avait retrouvé le meilleur représentant de la recension orientale. Les deux versions du *Kitāb* qui sont conservées simultanément par l'autographe d'Ibn Kharūf sont celles que l'on retrouve — séparément —, dans l'immense majorité des manuscrits conservés, c'est-à-dire dans cinquante-neuf des soixante copies du livre de Sībawayhi que j'ai pu consulter à ce jour.

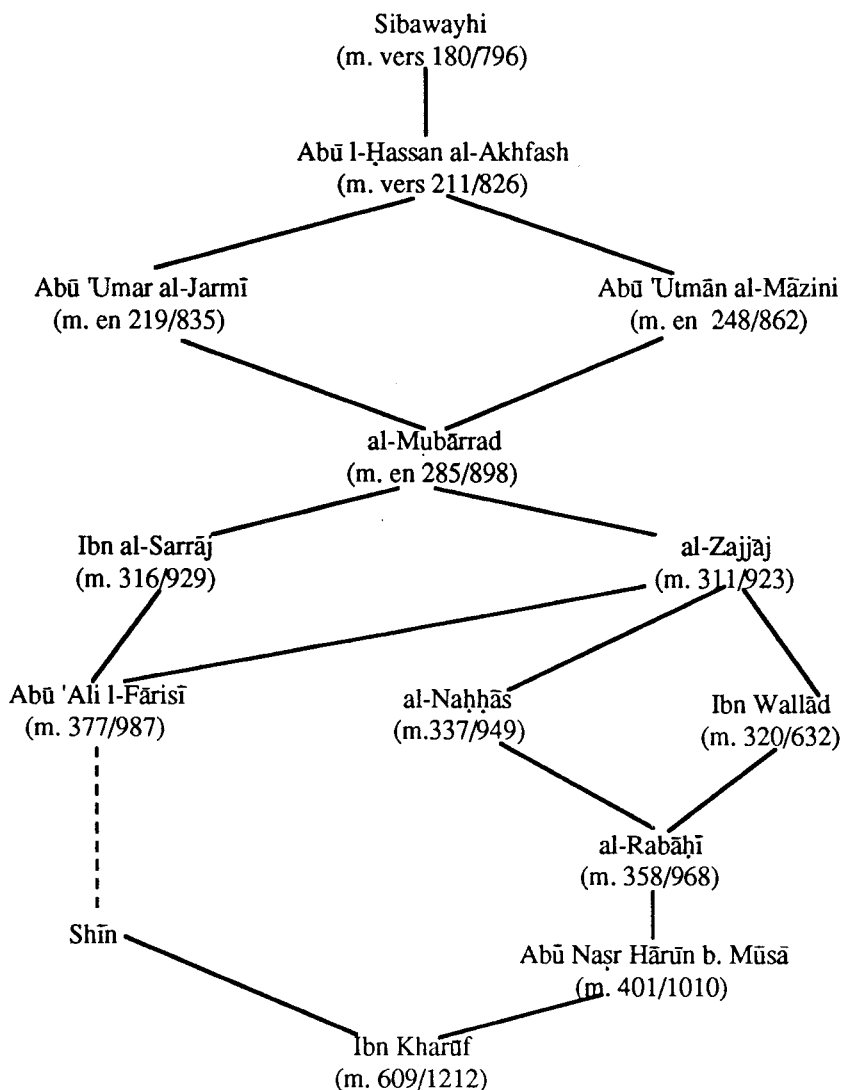
L'édition d'Ibn Kharūf est donc bien, semble-t-il, la plus ancienne édition critique qu'on puisse retrouver des deux recensions issues du *Kitāb* d'al-Mubarrad⁽³⁰⁾. Sa copie, qui combine sans les confondre et d'après les

(29) L'importante note de copiste signalée note 24 explique qu'al-Zamakhsharī avait confectionné son exemplaire du *Kitāb* d'après une copie qui avait été transcrite d'après celle d'Abū 'Alī l-Fārisī. L'original d'al-Zamakhsharī est perdu, mais la copie conservée à Çorum, en Turquie (il Halk Kütüphanesi, Umumi Usul 2562-2565), en est l'apographe. La copie de Çorum fut recopiée, au XVIIIe siècle, en de nombreux exemplaires, parmi lesquels figure la copie A de Derenbourg. Sur le manuscrit de Çorum, cf. mon article intitulé *Un manuscrit du Kitāb de Sībawayhi et ses descendants*, dans *Anatolia Moderna-Yeni Anadolu I*, Bibliothèque de L'I.F.E.A. d'Istanbul XXXIII/Adrien Maisonneuve, Paris 1991.

(30) On notera toutefois que les leçons relevées par Ibn Kharūf ne remontent pas au-delà d'al-Mubarrad, alors que nous savons par d'autres témoins que le *Kitāb* fut transmis, dès le 3e/IXe siècle, par d'autres voies que celle qui conduit d'al Akhfāsh à al-Mubarrad en passant par al-Māzinī et al-Jarmī. Le plus éloquent de ces témoins est le manuscrit de Milan

témoins les plus autorisés les recensions orientale et occidentale, représente la meilleure des éditions classiques du *Kitāb* et peut rivaliser, par sa cohérence, sa précision, l'excellence de ses sources, avec les meilleures éditions modernes.

Planche 2



(voir note 6), qui contient une version très originale du *Kitāb* et qui est aujourd'hui le seul manuscrit connu à avoir échappé à l'influence, apparemment très envahissante, de l'exemplaire d'al-Mubarrad : il faut donc garder à l'esprit les limites du travail d'Ibn Kharūf.